

La revitalisation des langues: un atout pour les communautés

Irun, le 24 septembre 2026

L'importance de la coopération, du renouvellement discursif et de l'approche intersectionnelle dans la revitalisation des langues sont quelques-unes des idées mises en avant aujourd'hui à Ficoba (Irun, Pays Basque) lors de la deuxième journée du congrès international BIHAR. Pendant quatre jours, environ 40 communautés linguistiques du monde entier participeront à ce congrès.

Les discours d'ouverture ont été prononcés par les présidents et présidentes des quatre organismes organisateurs du congrès : Iñaki Martínez de Luna (Garabide), Maite Asensio (Soziolinguistika Klusterra), Irati Iciar (Taupa Euskaltzaleen Mugimendua) et Ihintza Etchart (Plazara).

Ensuite, Belén Uranga, spécialiste des langues et chercheuse en sociolinguistique au sein de Soziolinguistika Klusterra, a présenté les détails de l'étude qui a constitué la première phase du congrès Bihar. Son travail a consisté à compléter le diagnostic des discours internationaux actuels en matière de revitalisation des langues. « L'objectif était d'identifier les discours utilisés dans les processus de revitalisation des langues. Nous ne nous sommes pas intéressés à la langue en soi, mais aux raisons qui la sous-tendent. Nous avons discuté avec des personnes actives au sein de différentes communautés », a-t-elle expliqué. Elle a ensuite détaillé les dimensions selon lesquelles ces discours ont été classés : symbolique-identitaire, politique-transformatrice et pragmatique. Et, entre autres, concernant la première dimension, elle a expliqué qu'en matière d'identité, « il existe une tendance à dissocier la langue de l'identité et à recourir au pragmatisme. On nous a mis en garde contre le danger d'une telle dissociation : il ne faut pas trop les distinguer. D'autre part, la mémoire collective est inconcevable sans l'usage de la langue de cette communauté ».

Rahera Cowie, Te reo maori d'Aotearoa, a abordé la dimension culturelle et l'attachement identitaire. « Le plus beau cadeau que m'ait offert la culture maorie n'est pas la langue en soi, mais les valeurs. Nous avons des mots différents pour désigner, par exemple, le respect, le fait de prendre soin du territoire et des autres, ou encore la manière de débarrasser la table après le dîner. C'est une façon de découvrir qui nous sommes et qui nous voulons être ». Après des années d'interdictions, elle a souligné les efforts actuellement déployés pour redynamiser le maori. « Les jeunes s'investissent énormément : la moitié des locuteurs ont moins de 30 ans, c'est fantastique. Ils le vivent avec beaucoup de passion, ils comprennent que nous faisons partie du monde. Le gouvernement souhaite atteindre le million de locuteurs d'ici 2040, il reste encore beaucoup de travail à accomplir ».

Paolina Vercoutere Quinche, venue d'Équateur, est la dirigeante de la communauté Kichwa-Otavalo. Elle a été gouverneure et vice-préfète d'Imbabura, fondatrice de Warmi Imbabura et figure de proue de la revitalisation de la langue et de la culture. Elle a évoqué la langue, l'identité et le savoir communautaire, et a expliqué que lors d'un séjour au Pays basque, elle avait pris conscience de la nécessité de faire revivre sa langue. « J'ai trouvé ici une nouvelle cause à défendre : je m'engageais déjà pour les droits des femmes et ceux des peuples ; c'est ici que j'ai pris conscience des droits linguistiques. » Elle a ainsi combiné ces trois combats pour parachever son projet politique. « La langue a été un outil pour lutter contre la violence machiste. Une enquête sur les féminicides et les agressions a été diffusée pour la première fois en deux langues et, sur les 2 500 questionnaires, la moitié a été remplie en kichwa ». Elle a instauré comme règle que tous les professionnels qui s'occupent de femmes victimes de violences doivent maîtriser deux langues. « J'ai recruté des professionnelles kichwa pour les questionnaires, car l'État doit également être un instrument de justice sociale ».

Nabraj Lama, du Népal, représentant la langue tamang, a abordé les thèmes de la diversité, de la durabilité et des valeurs écologiques. « Je ne parlais que le tamang jusqu'à ce que j'entre à l'école à l'âge de 7 ans. C'était une école où l'on parlait népalais, et je ne comprenais rien ; je n'étais même pas capable de demander à aller aux toilettes. Les professeurs ne me comprenaient pas non plus. » Il explique qu'aujourd'hui, il existe un grand vide dans la transmission culturelle, car beaucoup de gens pensent que l'anglais est la langue du développement. « Mais pour moi, cela m'a ouvert des portes. » Ému, il a raconté comment bon nombre des victimes des inondations de cette année ne parlaient que le tamang. « Le gouvernement n'a diffusé d'alertes qu'en népalais. La gravité de l'événement exigeait pourtant que des messages soient également diffusés en tamang. Ce manquement a entraîné des milliers de morts en raison d'un manque de communication. Tout a disparu : les gens, la culture, la langue... tout. »

Et pour clôturer la matinée, Irati Elizalde et Onintza Olaizola, respectivement responsable de la communication et de la diffusion et responsable du pôle Herrigintza au sein du mouvement Taupa euskaltzaleen mugimendua, ont expliqué comment s'était déroulée la diffusion du diagnostic réalisé par Soziolinguistika Klusterra, dans une perspective intersectionnelle à l'échelle de tout le Pays basque. À propos des rencontres avec des acteurs de différents domaines, Onintza Olaizola a déclaré : « Peut-être que la question la plus fructueuse que nous laisse ce processus n'est pas seulement de savoir de quel nouveau discours l'euskera a besoin. Peut-être que la question est aussi celle-ci : quel projet social proposons-nous à partir de l'euskera ? Car les nouveaux récits ne seront pas crédibles si nous nous contentons de changer les mots. Parler d'une communauté plus ouverte exige également de revoir nos pratiques. Parler de justice sociale exige de se pencher sur les différences matérielles. Et revendiquer des alliances exige d'être également présents dans d'autres luttes. C'est là que nous voyons un champ d'action fructueux pour l'avenir : présenter la langue basque comme un projet partagé qui s'inscrit dans la diversité, l'égalité, la cohabitation et l'avenir de la communauté ».

La langue, mais aussi la santé et le bien-être

Justina Olko, directrice du centre de recherche et de pratique pour le suivi culturel de l'Université de Varsovie, aborde l'univers des relations : les langues minoritaires et autochtones en tant qu'outils au service de la justice sociale et du bien-être. Elle apporte un regard académique. Elle explique, entre autres, comment le terme « dialecte » a été utilisé pour discriminer politiquement les différentes langues. « Où se situent les frontières entre les langues ? Les bienfaits du plurilinguisme ont été analysés à la lumière des études menées sur les territoires autochtones. On constate notamment que les personnes qui s'expriment le plus dans leur langue présentent moins de symptômes de traumatisme. Et le sentiment de bien-être est bien plus grand. »

Enfin, Toroga Breda, représentant la communauté autochtone Khoikhoi d'Afrique du Sud et l'organisation Munanai, a évoqué la valeur pragmatique des langues, et plus particulièrement les dangers du discours pragmatique : la régénération et la folklorisation.

Au cours de la matinée, une place a également été accordée à la représentation culturelle. Les chanteurs Mixel Etxekopar et Ihitz Iriart ont interprété des morceaux de Zuberoa. Et après le déjeuner, Miguel Ángel Verón Gómez a chanté deux chansons de la communauté guarani du Paraguay.